

SITE DE DEPOT
Toulouse Mirail

P4

LA POSTE
DISPENSE DE TIMBRAGE

ISSN: 0982-3735

Commission Paritaire 0121G84207

Bimestriel mars 2020

Le Sept

Un bulletin d'opinion et d'information
dans le quartier du Mirail
édité par TO7
dispense de timbrage - port payé



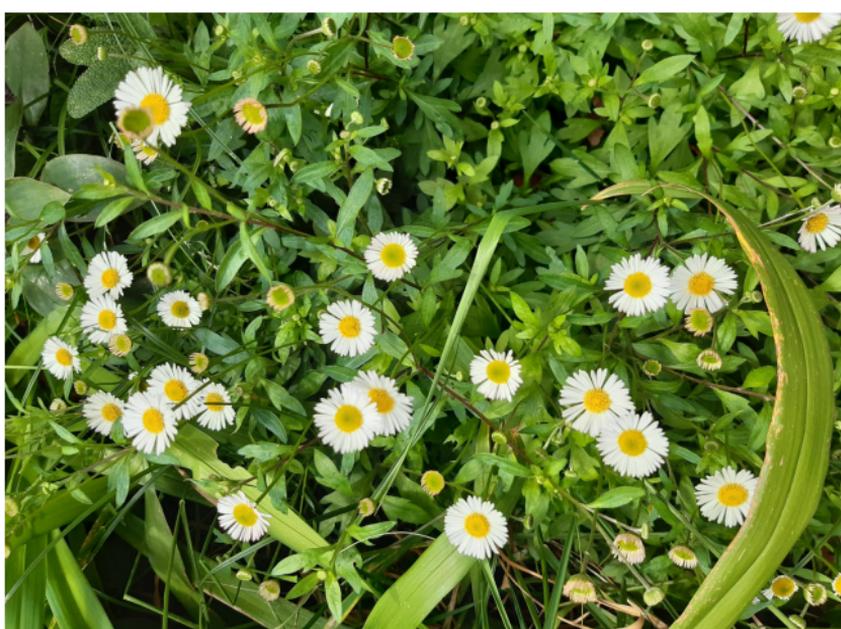
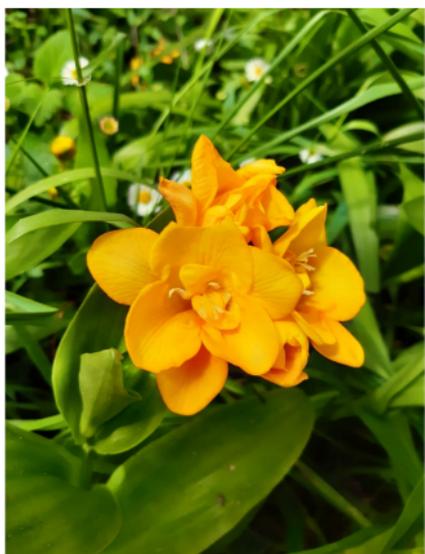
AUX ENVIRONS

To7
4 bis cheminement Robert Cambert
BP 83506 31035 Toulouse Cedex
Tel: 05 61 43 97 80
courriel: lesept@to7.org

2€

N°179

Fleurs de la Reynerie



Sommaire

Page 2 Edito

Dossier:
Environnement: Aux environs

Page 4 Face à la crise écologique

Page 8 Pour vous, l'énergie, c'est
 quoi?

Page 14 Vivre avec les animaux,
 gagner en humanité

Page 20 Respiration

Page 22 La Quarantaine,
 Livre rouge
 de Carl Gustav Jung.

Page 24 Abonnement



Aux environs, osons, virons de bord, dépassons ce système financier à outrance pour penser enfin un système écosophique, prenant en compte tous les éléments du vivant.

Nous retrouvons deux racines communes parmi les mots que nous entendons sans cesse dans la vie de la cité: "économie" et "écologie". Quelle en est l'étymologie?

"éco" vient du grec *oîkos*, la maison.

L'économie est ainsi la loi de la maison et l'écologie, l'étude de la maison, le discours sur la maison. Dès lors comment comprendre un si grand écart entre le modèle économique actuel et la réalité écologique quand la planète souffre et que les racines précisément sont oubliées?

Et soudain, nous voilà confrontés au réel.

Un petit virus qui coupe le souffle aux humains permet un temps de redonner du souffle à la nature, interroge notre "maison" et nous invite à nous repenser, confinés dans notre maison. C'est à nous même que nous sommes renvoyés pour réfléchir en nous ouvrant à l'humanité entière. Quels seront nos moyens, pour panser le monde quand nous sortirons enfin de cette crise sanitaire? Parviendra-t-on à ne pas crier au malheur économique pour une reprise de croissance sans précédent, le rouleau compresseur financier qui risque la pollution, l'étouffement des plantes et des animaux dans les élevages industrialisés et l'écrasement des règnes vitaux ?

A chacun de nous peut-être d'arrêter de mettre notre pierre, ciment à l'édifice pour commencer à planter des arbres comme le

célèbre personnage de Jean Giono.

Oui, mais si on habite en ville, que fera-t-on ? C'est vrai qu'il est difficile de trouver des espaces verts dans ces grandes bandes de béton tant horizontales que verticales. Pourtant quelques nuages de verdure résistent encore et toujours à l'envahisseur. Des jardins partagés offrent l'occasion à des jardiniers de se retrouver, cultiver, essayer d'autres formes de cultures, le développement de la permaculture plutôt que les cultures intensives des champs à pertes de vue dans les plates vallées de campagne. D'autres alternatives naissent, des initiatives tant individuelles que collectives sont posées ici ou là pour interpeller et affirmer en acte que l'on peut encore sauver la terre, le climat.



L'interpellation de microparticules dans l'air a suffi pour que tout s'arrête un instant.

Le Covid nous a certes rappelé que nous sommes tous fragiles, précaires au même niveau. Il nous a aussi invités au delà de nos murs et nos frontières à être solidaires pour notre maison commune, la Terre. A nous hommes et femmes de mettre nos énergies communes pour voir reflourir le monde. Une écosophie, sagesse de la maison est possible, pour une nouvelle harmonie entre chaque élément végétal, minéral, animal.

Rémi

Face à la crise écologique

Confrontés à la crise écologique que nous traversons, deux écueils sont à éviter : celui du déni du réel et, à l'opposé, celui d'une pétrification par la peur.

Dans le texte d'ouverture au thème synodal pour l'Eglise Protestante Unie du Sud Ouest sur l'Ecologie, je me suis amusé à emprunter à la littérature et au monde de la BD deux personnages pour représenter ces écueils.

Le premier, Pangloss, est un personnage inventé par Voltaire en vue de critiquer la philosophie optimiste de Leibniz. Pangloss est le maître de Candide, c'est un philosophe fataliste qui défend une sorte de méthode Coué de la philosophie qui pourrait se résumer ainsi : « *Il existe des malheurs singuliers mais ils participent au bien général. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* »

Le second, Philippulus est un personnage créé par Hergé. Il apparaît dans l'album de Tintin « l'Etoile mystérieuse ». C'est un prophète de malheur, illuminé du gong. Il arpente les rues de Bruxelles en proférant des prédictions de fin du monde qui affolent la population. Son appel à la repentance ne sert à rien puisque selon lui

« *tout le monde va périr, après la chute d'une météorite, les survivants mourront de faim et de froid et ils auront la peste, la rougeole et le choléra...* ». Si Pangloss est le père de la « philosophie déterministe » pour laquelle le monde ne peut pas être autrement qu'il est, Philippulus, quant à lui est celui d'une collapsologie désespérée. L'un et l'autre sont le visage du

renoncement.

Autrement dit, l'enjeu pour nous, loin du déni ou de la déploration, est d'incarner une troisième voie celle de l'espérance active. Être de ceux qui tracent un chemin, qui ouvrent des brèches dans les murs de la fatalité et de la désespérance.

Tintin: L'Étoile Mystérieuse p.7



Le dérèglement climatique, l'effondrement de la biodiversité, les pollutions multiples sont perceptibles à nos sens, d'autant que la crise écologique se couple avec une crise sanitaire majeure. Tout cela implique une réflexion critique des modèles économiques et des processus idéologiques qui sont à l'œuvre dans nos sociétés.

Comme l'écrit le philosophe italien Giorgio Agamben, nous n'arriverons jamais à saisir ce qui se passe aujourd'hui sans comprendre que le capitalisme, cet ordre mondialisé et libéral, est en réalité une religion féroce qui refuse toute idée de contrainte ou de limitation.

Or, le « *no limit* » conduit forcément à un point de rupture. Lorsqu'un camion de plus de quarante tonnes, pas très loin d'ici, s'engage sur un pont où est rappelé à l'entrée une limite de 19 tonnes, le pont cède. C'est ce qu'on appelle le choc du

réel.

Nombreux sont ceux qui s'inquiètent d'une « *morale écologique autoritaire* » ou d'une possible « *tyrannie verte* ». Pour ma part, ce qui m'effraie, c'est l'inertie et l'incurie du monde politique.

Les notions de développement durable et de croissance « qualitative » élaborées à Rio de Janeiro, il y a un peu plus d'un quart de siècle, ont été reniées. Le Grenelle de l'environnement, les accords de Paris sur le climat sont enterrés. Notre temps est celui de la dérégulation.

Le recours aux produits phytosanitaires en augmentation constante, malgré les velléités de contrôle, en est une des multiples illustrations. La France devenue championne d'Europe des pesticides s'enorgueillit des nouvelles dispositions d'épandage autour de nos habitations. Pour 99,7% des pesticides, la distance à respecter est de 5 mètres et même de 3 mètres lorsqu'une « charte départementale d'engagements » existe.

J'ai pris cet exemple parce qu'il est d'actualité mais j'aurais pu vous parler de la disparition continue et programmée des terres cultivables, de l'affaiblissement de la loi littoral, de l'autorisation laissée aux seuls préfets de grands travaux dans des espaces naturels ou patrimoniaux exceptionnels...

La troisième voie, celle de l'espérance active, est aussi celle d'un refus. Le refus de cautionner ce système de besoins en expansion, de croissance illimitée, ce système dans lequel nous sommes abaissés

au rang de producteurs et de consommateurs. Le refus de se soumettre à un discours idolâtre qui ne repose pas sur des faits mais sur des dogmes.

« Les pouvoirs économiques continuent de justifier le système mondial actuel où priment une spéculation et une recherche du revenu financier qui tendent à ignorer tout contexte, de même que les effets sur la dignité humaine et l'environnement... voilà pourquoi tout ce qui est fragile, comme l'environnement, reste sans défense par rapport aux intérêts du marché divinisé transformés en règle absolue ».

Cette citation n'est pas celle d'un député de la France Insoumise, elle est tirée de l'encyclique *Laudato sí* du pape François. Nous prenons acte.

La crise écologique est une crise civilisationnelle provoquée en grande partie par les mécanismes d'une mondialisation débridée. Dès lors, la seule politique qu'il nous faut défendre, c'est celle qui est à même de fixer des limites. C'est en termes de régulation, d'équité et de tempérance que se jouent les défis auxquels nous sommes confrontés. Le mot « *crisis* » en grec signifie juger, juger dans le sens de rétablir des équilibres, restaurer une situation chaotique.

Le temps n'est plus à l'inaction ou au silence.

Nous sommes appelés à une résistance spirituelle, à chacun d'en discerner les formes et les modes d'action.

Pasteur Jean-Pierre Nizet

Pour vous, l'Énergie c'est quoi?

Ici, il n'est pas prévu de faire un cours de sciences et technologie de 6ème. On trouve ça Internet: www.kartable.fr/ressources/physique-chimie/cours/les-sources-et-les-formes-denergie/42841

Et ça ne passionne que peu de personnes. Espérons que les lecteurs-trices trouveront dans la suite des idées intéressantes pour leur quotidien. C'est plutôt un regard socio-politique qui nous préoccupe.

Commençons par 3 questions sur qu'est-ce que l'énergie" dans le monde et dans un quartier de Toulouse.

1) L'énergie, c'est un luxe ?

"Les pauvres utilisent les services énergétiques pour satisfaire leurs besoins vitaux tels que la cuisine, l'éclairage et le chauffage.

Ils dépensent des sommes considérables relativement au peu d'énergie qu'ils obtiennent.

Après s'être procurés de l'énergie en quantité suffisante pour satisfaire leurs besoins vitaux tels que la cuisine et le chauffage, ils utilisent leurs ressources financières pour obtenir des services énergétiques modernes et en particulier les avantages que leur procurent l'électricité et la radiodiffusion."

(Banque mondiale, en 2000)

Lecture actuelle : bien des humains dans le monde sont encore en lutte pour leur subsistance énergétique. D'autres, comme une majorité de français dans l'hexagone, sont moins pris à la gorge; ils sont ok pour

payer l'électricité de leur réfrigérateur qui leur évite d'aller tous les jours faire des courses et celle qui recharge moyennant finance les batteries de leurs smartphones, sans chercher des solutions gratuites (chargeurs solaires) ou moins voraces en énergie (téléphones basiques).

2) L'énergie c'est cher ?

"L'exploitation et la gestion des ressources naturelles telles que le pétrole, le gaz et l'énergie hydroélectrique peuvent représenter une source de revenus considérable pour l'État (et les collectivités locales), leur offrant des possibilités de réduire la pauvreté. Elles peuvent toutefois également entraîner des impacts négatifs si elles ne sont pas correctement gérées. "

(Banque mondiale, en 2000)

En France - un pays riche, en moyenne - il y a quand même 5,7 millions de ménages qui ont reçu un chèque énergie en 2019 (Ministère de la Transition Écologique et Solidaire 2019). C'est un signe concret d'une gestion incorrecte : un français sur cinq a du mal à payer le chauffage et la "radiodiffusion" devenue aujourd'hui la box Internet multimedia individuelle ou le smartphone à grand écran pour pouvoir suivre en direct certains matchs de football.

3) L'énergie cela s'économise ?

"Bien que la fourniture de services énergétiques aux pauvres ne soit probablement pas l'activité la plus lucrative pour les investissements privés, la possibilité de faire des bénéfices n'est pas exclue si le programme de réformes incorpore des mesures incitatives pour

faciliter l'accès et la distribution des services." (*Banque mondiale, en 2000*)

Ainsi, il faudrait inciter les pauvres à consommer plus d'énergie.

Réalité des mesures incitatives : en France, les publicités des vendeurs d'énergie (Total, EDF, Engie...) font miroiter des services alléchants aux consommateurs, comme l'électricité moins chère en quittant le tarif réglementé (donc en souscrivant une "offre de marché") mais reste très discrète sur les alternatives quasi gratuites comme le séjour dans des bâtiments publics bien chauffés ou le déplacement sur un vélo à pédales plutôt que sur une trottinette électrique (marché en hausse spectaculaire, 20% des ventes de trottinettes en 2018).



Analyse critique : l'économie d'énergie n'a pas le vent en poupe parce qu'elle risque de devenir un geste anti-économique, autrement dit de priver des entreprises et des États de revenus constants et considérables. C'est pour prévenir ce risque que les incitations à consommer moins d'énergie sont rares dans les pays riches.

On entend beaucoup parler d'éoliennes et de capteurs solaires soi-disant miraculeux ou de gaz à effet de serre et de réchauffement climatique, mais pas

beaucoup d'économiser l'énergie que nous consommons dans l'hexagone de manière excessive. Les chiffres sont pourtant incontestables : en Occitanie (observatoire OREO), la consommation globale par habitant était en hausse de 2,2% en 2017 par rapport à 2015 . Attention : ce sont toutes les consommations régionales cumulées (transport, logement , bureaux, usines...), pas celles d'un ménage habitant au Mirail, qui peut avoir réduit son train de vie pour faire face à la crise...

Mais est-il intéressant d'économiser de l'énergie ?

D'abord, il faut prendre conscience de tous les avantages obtenus en économisant de l'énergie. Un geste de sobriété énergétique assumé par un nombre suffisant de personnes a en effet pas mal d'avantages, tant collectivement qu'individuellement. Collectivement, c'est marcher vers un monde moins déséquilibré, plus facile à vivre :

1) Moins de pétrole ou d'uranium importés signifie qu'il faut envoyer moins de forces armées ou de drones, sécuriser les ressources d'énergie tirées du sous-sol de pays pauvres. C'est autant de vies et de budgets d'armement épargnés !

2) Moins d'énergie consommée, c'est tirer les prix à la consommation vers le bas, en vertu des "lois" du marché des produits énergétiques. Quel pays ou région pauvre s'en plaindrait ?

3) Moins de puits de mines creusés dans le sol, c'est un travail pénible et dangereux qui recule, dans les pays qui ont le malheur d'avoir de l'uranium ou du charbon à exporter et un droit du travail qui protège avant tout "ceux d'en haut".

4) Moins de pétrole ou gaz de schiste extraits du sous-sol, c'est moins de dégâts environnementaux ; idem pour les centrales nucléaires, dont les déchets les plus radioactifs sont des polluants durables dont on ne sait pas comment les rendre moins toxiques pour les êtres vivants avant des milliers d'années.

Individuellement, économiser l'énergie c'est surtout préserver son budget sans sacrifier son confort ni sa santé.

De quel sacrifice parle-t-on ? C'est celui qui consisterait à réduire les factures en coupant le chauffage, mais au prix d'un inconfort en hiver et d'un probable développement de moisissures nocives dans la cuisine et la salle de bains.

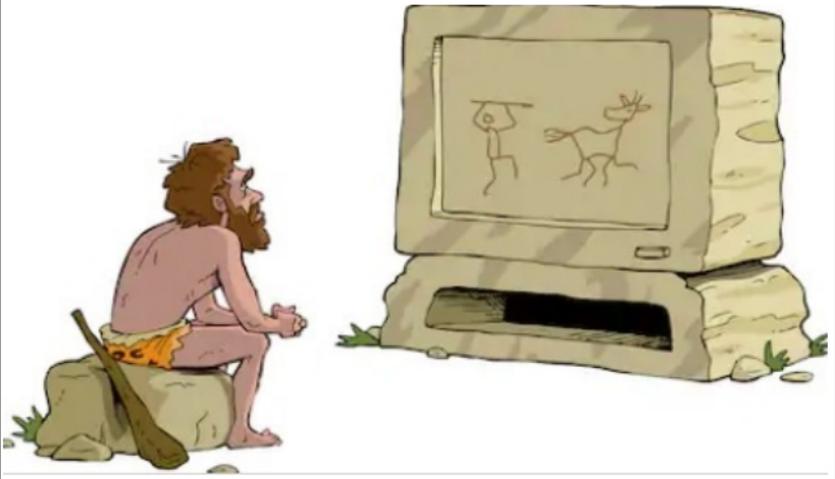
Économiser comme ça, c'est insoutenable.

Alors comment fait-on ?

Se chauffer modérément, sans laisser les fenêtres ouvertes trop longtemps et en fermant le chauffage quand on s'absente pour plus d'un jour, est un choix plus facile parce dans ce cas notre confort sera presque totalement conservé. Il faudra juste mettre un vêtement plus chaud en hiver.

Un sacrifice plus radical pourrait être envisagé, parce que bon pour le moral : essayer de se laver à l'eau froide. Ce n'est pas encore une forme populaire d'économie d'énergie dans notre climat... sauf à vouloir faire comme les nageurs hivernaux finlandais (température de l'eau variant typiquement de $+1^{\circ}\text{C}$ à $+3^{\circ}\text{C}$) ou le philosophe et poète américain Henry David Thoreau, qui prenait régulièrement des bains dans l'étang de Walden dans le Massachusetts aux États-Unis afin de surmonter ses idées noires.

Hem, hem ! Je vois des sourires et des objections fleurir sur vos lèvres. "Il veut nous faire retourner à l'âge des cavernes !"



N'ayez pas peur, ce n'est pas mon propos. Il s'agit juste de réfléchir ensemble sur ce qui peut sembler évident et qui pourtant ne l'est pas.

Voici un exemple : préférer une douche chaude à un bain quotidien, c'est un changement de mode de toilette qui n'est pas évident, alors même qu'il évite l'extrême sensation d'une douche froide.

Mais c'est 400 litres d'eau chaude en moins à chaque fois. Sur un an, cela fait 146 000 litres à ne plus payer. Si le tarif de l'eau chaude est de 7 euros par mètre cube et que l'eau chaude est facturée au compteur, la facture annuelle baissera d'un peu plus de 1 000 euros, soit 80 euros par mois.

Certes, changer nos habitudes de consommation est difficile puisqu'elles sont solidement ancrées dans notre quotidien.

Mais c'est à notre portée, en tous cas bien plus que de parvenir à dissuader le gouvernement de faire semblant d'encourager les économies d'énergie tout en laissant les consommations du pays se maintenir année après année.

Alors en 2020 on pourrait se donner des tuyaux pour baisser nos consommations et ensuite les mettre en pratique. Chiche?

Philippe Laricq

Jocelyne Porcher, sociologue et directrice de recherches à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), ancienne éleveuse et technicienne agricole, conduit une réflexion passionnante sur la relation de travail entre les humains et les animaux dans l'élevage et la production animale.

Pour elle, il y a deux façons radicalement différentes, de nous relier aux animaux :

- **L'élevage** : avec une certaine unité dans la relation aux animaux domestiques, que ce soit les animaux de compagnie ou les animaux de ferme. Nous sommes reliés à eux par le travail, par l'affect, par le fait que nous les élevons et que nous prenons soin d'eux, et qu'en retour ils nous fournissent de quoi vivre (la viande, le lait, les œufs, l'argent gagné avec, la nourriture, la compagnie). C'est pour Jocelyne Porcher la définition même de l'élevage : un vivre ensemble animal-humain.

- **La production industrielle de matière animale**: qui a été générée par le capitalisme avec la zootechnique dès le 19^{ème} siècle. Il s'agit d'une rupture radicale dans la relation animal-humain. Le terme *d'élevage industriel* est un oxymore, ces deux termes recouvrant des réalités opposées. Et si l'animal disparaît, devient une chose, un objet, un produit, elle démontre que l'humain lui aussi est dénaturé, qu'il perd en humanité.

Être avec les animaux, une relation qui nous grandit.

Les éleveurs d'ailleurs ont tout un vocabulaire qui indique la qualité de cette relation : ils *éèvent* les animaux, les font grandir en les nourrissant convenablement, ils les *éduquent* et sont dans un rapport d'autorité aboutissant à un enrichissement mutuel. Tandis que l'animal grandit, l'humain lui aussi grandit en humanité. Une autre expression du langage paysan : *je vais soigner les bêtes*, - c'est-à-dire je vais les nourrir et les abreuver, mettre la paille, nettoyer l'étable, vérifier que tout va bien - témoigne de cette relation enrichissante. L'animal dans ce cas est vu dans son altérité, il est pris en compte, respecté. Et de ce respect naît le respect que le paysan se porte à lui-même. Dans le film *Petit Paysan*, de Hubert Charuel, Swan Arlaud incarne un paysan qui ne supporte pas l'idée de voir abattre son troupeau pour raison sanitaire. Avec très peu de mots, l'acteur arrive à rendre tangible la relation vitale qui relie le paysan à ses bêtes, malgré le travail ingrat, les nuits courtes, le salaire modeste. C'est dire que la réflexion que l'on doit mener aujourd'hui concernant les *relations entre humain et animal* dans l'agriculture, ne peut pas se réduire à cesser de manger de la viande pour protester contre les traitements dégradants infligés aux animaux. Nous devons aussi prendre en compte la place de l'humain dans cette relation qui remonte à la nuit des temps et que je qualifierais de relation amoureuse.

Jocelyne Porcher, qui a été éleveuse avant d'être chercheuse, dit clairement ceci : nous n'existons pas sans les animaux. La

proximité des animaux, leur présence, est nécessaire à notre humanité. Quand nous poserons-nous la question cruciale suivante : que veut dire être humain sans les animaux ? Sans la relation animale ? Nous serons comme amputés d'une partie de notre humanité. Il suffit de voir les enfants, la joie pour eux qu'est la présence d'un animal en classe, à la maison, lors d'une visite dans une ferme, pour prendre la mesure de l'importance de cette relation.



Le rapport industriel à l'animal est un mode de relation *contre* les animaux : la seule rationalité est le profit. C'est un rapport déshumanisé. Ceci engendre d'énormes souffrances pour les animaux, mais aussi une souffrance morale et éthique importante chez les humains (en plus de la souffrance physique liée aux cadences infernales dans les abattoirs par exemple). Au départ, les ouvriers se blindent contre cette torture, jusqu'au moment où ils craquent.

L'élevage est un mode de relation *avec*, même si cela aboutit à la mort de l'animal. L'éleveur est impliqué dans cette relation, il est fier de son travail et de ses bêtes, il y a de la rationalité morale, éthique et esthétique dans ce rapport animal-humain.

Les grands abattoirs, images de l'univers concentrationnaire

Issue d'une famille ayant subi la déportation, Jocelyne Porcher ne peut passer sous silence l'imaginaire de l'extermination qui hante tous les récits de maltraitance animale dans les grands abattoirs par exemple : le nombre d'animaux abattus, le rythme de l'abattage, la grande taille des usines à viande, les traitements infligés, le silence qui règne autour des sites, la volonté de taire aux consommateurs la réalité de ces traitements, tout concourt à la description d'un univers concentrationnaire.

Dans son livre, *un éternel Treblinka*, Charles Patterson évoque l'auteur yiddish et prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer qui fut le premier à oser la comparaison entre le sort réservé aux animaux d'élevage et celui que les hommes ont fait subir à leurs semblables pendant la Shoah. En effet, depuis des années, des millions de porcs, de bovins, sont abattus chaque jour dans une sorte de déni collectif, puisque ce qui arrive dans nos assiettes semble n'avoir aucun lien avec ce que ces animaux subissent : la négation pure et simple de leur qualité d'être vivant, doué de sentiments, d'émotions, sensible au plaisir et à la douleur. Ils sont devenus de la matière animale. Ce qui a fait dire à l'homme, évoquant l'un des camps d'extermination nazis les plus tristement célèbres : ces animaux vivent un éternel Treblinka.

Mais Charles Patterson soutient aussi la thèse selon laquelle la maltraitance des

animaux sert de modèle à toute forme d'oppression, et la « bestialisation » de l'opprimé est une étape obligée sur le chemin de son anéantissement. Lorsque mon père me racontait les conditions d'internement des réfugiés espagnols dans le camp de concentration d'Argelès-sur-Mer en France en 1939, il disait : « nous étions traités pire que des bêtes ». Non pas qu'il estimait juste que l'on traite plus mal les bêtes que les humains. Il voulait surtout dire : nos geôliers ne voient plus l'humain en nous. Encore, l'humain et l'animal se rejoignent, liés à jamais dans la pire des destinées comme dans la plus belle aventure, inséparables.

C'est pourquoi, loin des positions radicales des défenseurs des animaux et des profiteurs de la production industrielle, Jocelyn Porcher nous offre sa vision d'une vie possible entre animal et humain qu'elle appelle tout simplement l'élevage. J'ai dans un coin de souvenir d'enfance en Normandie quelque chose d'une vie qui ressemblait à ça. Les chevaux à la clôture du champ que nous appelions en hennissant, le taureau dont la puissance nous laissait bouche bée, entre crainte et fascination, les poules et leurs œufs tout chauds, tenus religieusement et portés contre nos paupières fermées, les clapiers et nos yeux émerveillés devant la nouvelle portée de notre lapine blanche, et le soin avec lequel nous les nourrissions, même si nous savions qu'à un moment donné, mon père allait en tuer un parce que c'était dimanche. Et la gratitude qui étreignait nos cœurs d'enfant, dans ces moments-là. Et le fait d'avoir droit de mort sur ces poules et

ces lapins ne nous dispensait pas de la tendresse que nous leur portions, du respect que nous avions de leur bien-être, du chagrin qui pinçait notre cœur lorsque l'heure était venue du sacrifice. De la conscience aiguë qu'ils étaient partie prenante de notre vie même.

Vivre avec les animaux, une utopie, ou un besoin vital ?

La question est posée.

Gisèle Verschelde



- *Vivre avec les animaux : une utopie ?*
Jocelyne Porcher - Éditions de la découverte.

- *Cause animale, cause du capital* -
Jocelyne Porcher - Éditions Le Bord de l'eau, 2019.

- « *Animal humain* » France culture en podcast : Matières à penser - Frédéric Worms

Respiration

Inspire, expire, inspire, expire...

Mouvement vital, fragile, incontrôlable.

Cette respiration commune à tout être vivant, connaît en ce moment un long et profond soupir...

Le confinement, qui rime avec environnement, permet, enfin, à toutes vies de vivre, tout simplement !



Dans l'Eau : Dauphins qui redécouvrent les ports, poissons qui s'amuse dans les dédales des canaux de Venise avec, ouf !
De l'Eau claire.

Dans l'Air : Les abeilles se régale tellement de cette paix qu'elles s'activent à créer de nouveaux essaims, libres d'insecticides et de butinage sans risque de ramener des problèmes à la ruche.

Sur Terre : Gambader dans les forêts, et pouvoir traverser les routes sans être effrayés par des caisses qui avancent vite.

Espoir ; comme quoi il n'en faut pas trop pour déséquilibrer ou rééquilibrer l'environnement. Le juste et fin équilibre.

Temps suspendu mondial, fait inédit dans l'Histoire, non ?

Tout le monde essaie de s'organiser à sa hauteur.

Le confinement nous permet, à nous bipèdes, de regarder autant notre environnement intérieur qu'extérieur. Nous devons faire preuve d'imagination et de créativité pour déjouer l'ennui et les possibles introspection que nous sommes en chemin d'entendre.

Les caractères s'affutent, le danger guette...

Et l'après confinement, comment les Hommes auront pensé ? La société qui prendra le sens de solidarité ici, continuera-t-elle comme cela ? Quelles seront les orientations individuelles et collectives ? Et le respect de tout droit de vie ?

Car au final nous sommes à la fois fragiles et forts grâce à nos points communs.

N'est-ce pas temps de « *Repenser le monde* » (www.youtube.com/watch?v=fCQRbPKWvZs),

notre environnement et ce, dans tous les sens du terme ?

Bref, le nouveau rythme calme et sans activité de La Terre lui permet de moins tousser, de moins s'agiter même. « Le confinement modifie le mouvement de la Terre. »

(www.bbc.com/afrique/region-52228391)

Carla R.

La Quarantaine.
Livre rouge de Carl Gustav Jung

"Capitaine, le matelot est inquiet très agité par la quarantaine qu'ils nous ont imposée au port. Vous pouvez lui parler ?

- Qu'est-ce qui vous tracasse ? Vous n'avez pas assez de nourriture ? Ne dormez pas assez ?

- Ce n'est pas ça, capitaine, je ne supporte pas de ne pas pouvoir descendre au sol, de ne pas pouvoir embrasser mes proches.

- Et s'ils vous faisaient descendre et que vous étiez contagieux, vous supporteriez la faute d'infecter quelqu'un qui ne peut pas supporter la maladie ?

- Je ne me le pardonnerais jamais, même s'ils ont inventé cette peste !

- Peut-être, mais si ce n'est pas le cas ?

- J'ai compris ce que vous voulez dire, mais je me sens privé de la liberté, capitaine, ils m'ont privé de quelque chose.

- Et de quoi avez-vous été privé ?

- J'aurais dû attendre plus de vingt jours sur le bateau. Ça fait des mois que j'attends d'entrer au port et de profiter d'un peu de printemps au sol. Il y a eu une épidémie. Port April nous a interdit de descendre.

- Les premiers jours ont été durs. Je me sentais comme vous. Puis j'ai commencé à répondre à ces impositions en n'utilisant pas la logique. Je savais qu'après quelques jours de comportement, on crée une habitude, et au lieu de me plaindre et d'en créer des terribles, j'ai commencé à agir différemment des autres.

J'ai commencé avec la nourriture. Je me suis mis à manger la moitié de ce que je mangeais normalement, puis j'ai commencé à sélectionner des aliments plus facilement digérables qui ne surchargent pas mon corps.

L'étape suivante fut de combiner à cela une épuration de pensées malsaines, d'en avoir

de plus en plus élevées et nobles. Je me suis mis à lire au moins une page par jour d'un livre sur un sujet que je ne connaissais pas.

J'ai décidé de faire des exercices physiques sur le pont à l'aube. Un vieil Indien m'a dit, des années plus tôt, que le corps se renforçait en retenant sa respiration. J'ai décidé de faire de profondes respirations chaque matin. Je pense que mes poumons n'ont jamais atteint une telle force.

Le soir, c'était l'heure des prières, l'heure de remercier.

Toujours l'Indien m'a conseillé, des années plus tôt, de prendre l'habitude d'imaginer de la lumière entrer à l'intérieur et de me rendre plus fort.

Au lieu de penser à tout ce que je ne pouvais pas faire, j'ai pensé à ce que je ferais une fois descendu. Je voyais les scènes tous les jours, je les vivais intensément et je profitais de l'attente.

Tout ce que vous pouvez avoir tout de suite n'est jamais intéressant.

L'attente sert à sublimer le désir, à le rendre plus puissant.

Je me suis privé d'aliments succulents, beaucoup de bouteilles de rhum, de jurons et de jurons à énumérer devant le reste de l'équipage. Je m'étais privé de jouer aux cartes, de dormir beaucoup, de me faire plaisir, de ne penser qu'à ce qu'ils me privaient.

- **Comment ça s'est terminé, capitaine ?**

J'ai pris toutes ces nouvelles habitudes, mon garçon. Ils m'ont fait descendre après bien plus de temps que prévu .

- **Ils vous ont aussi privé du printemps ?**

- Oui, cette année-là, ils m'ont privé du printemps, et de bien d'autres choses, mais j'étais fleuri quand même, j'avais apporté le printemps à l'intérieur, et personne ne pouvait plus me le voler".

Abonnement au "7"

Adresser votre chèque à :
Toulouse Ouverture, BP 83506
31035 Toulouse Cedex 1

L'intituler à
"Le SEPT" CCP n°49259 JT Toulouse
Pour vos virements

IBAN: FR58 2004 101016004925 9 J03 740

BIC: PSSTFRPPTOU

1 an: 5 € Soutien 23 €

1er abonnement Réabonnement

Nom, Prénom :

Adresse :

CP: Ville:

Pays : 

Mail  :

Date :

Commission Paritaire 021 G84267- dépôt légal à parution
n° 179, mars 2020

Publication bimestrielle - imprimé par Reprint
31 rue André Vasseur 31200 Toulouse
à 770 exemplaires

Directeur de la publication : Rémi Droin
Maquette et mise en page : Rémi Droin - Sabira Basset

Photos : DR/ dessins: Abbas Movsumov.
Comité de rédaction: Gisèle, Alain, France, Rémi,
Gaëlle, Johanna

Ont collaboré à ce numéro:
Jean pierre Nizet, Philippe Laricq, Gisèle Vershelde,
Carla R.

Les jardins partagés d'Eden à la Reynerie



Cabane de jardin et permaculture



Notre jardinière préférée à l'oeuvre



Sur le chemin du jardin

Reynerie: quartier fleuri



Pigeonnier de la Reynerie



Retrouvez une sélection du sept sur www.tomirail.net et réagissez à nos articles